

# All You Can Eat Bouddha

## La grande bouffe

MAXIME LABRECQUE

« Alors que les autres touristes ne sont que de passage au Palacio, Mike décide soudainement de prolonger son séjour à l'hôtel, sans réel but ni motivation. Avec son poignet auréolé d'un bracelet doré, il s'établit dans ce lieu de passage pour une durée indéterminée. »

*Contemplation et langueur, deux termes qui définissent bien l'énigmatique premier long métrage de Ian Lagarde, qui transcrit à l'écran le sentiment de flottement que l'on peut ressentir à passer ses journées sur le bord de la plage, à oublier le temps qui passe. Une torpeur étrange qui, tantôt déstabilise, tantôt hypnotise. Il s'agit d'un fascinant voyage au cœur d'une transformation personnelle et sociale, réelle et métaphysique.*

Avec son rythme lent, *All You Can Eat Bouddha* plonge progressivement le spectateur dans un univers surréaliste, centré sur le pittoresque Hotel Palacio, sis dans un pays tropical en transition. Mike, un imposant touriste français plutôt apathique, n'a de passion que pour le buffet de l'hôtel, qu'il engouffre goulument, sous le regard captivé des autres occupants des lieux. Ce personnage central et taciturne devient malgré lui source de fascination, alors que des « miracles » lui sont attribués. Sans un seul mot, il parvient à faire manger la

fillette d'un touriste qui refusait d'avaler quoi que ce soit depuis des mois. Bert, le père de l'adolescente, devient son plus fervent admirateur, ce qui établit une allégorie sur les débuts d'une religion, propagée par les disciples et les prophètes. Car Mike, lui, souhaite simplement qu'on le laisse tranquille, mais il est constamment épié. « La promesse d'une nouvelle assiette est la promesse d'un nouveau départ », lui dit Bert à un moment, tâchant de comprendre le lien charnel qui unit Mike à la nourriture et au rituel du buffet. Cette répétition, ce cycle, avec quelques variations, et ce renouveau, régissent le film. Alors que les autres touristes ne sont que de passage au Palacio, Mike décide soudainement de prolonger son séjour à l'hôtel, sans réel but ni motivation. Avec son poignet auréolé d'un bracelet doré, il s'établit dans ce lieu de passage pour une durée indéterminée. Dès lors, d'étranges événements se produisent. Dans cet univers kitsch et sacré tout à la fois, les personnages vivent dans un cycle régulé



par les repas et les loisirs, organisés par le dynamique mais troublé Jean-Pierre Villeneuve (David La Haye arborant un perturbant *manbun* et la barbe fournie d'un survivant). Cet animateur de foule représente la figure antagoniste de Mike et juge son mode de vie qu'il ne comprend aucunement.

Il s'agit d'un film qui met la nature à l'avant-plan, autant visuellement que dans le traitement sonore. La jungle devient de plus en plus envahissante et les sons ambiants – insectes, bourrasques et autres bruissements et ululements tropicaux – sont parfois superposés à d'autres images insolites pour créer un contraste saisissant, un effet des plus enveloppants. Sylvain Bellemare travaille le son de manière juste afin de nous emporter dans ce tourbillon luxuriant et progressivement chaotique. La mer, surtout, occupe une place centrale. Mike regarde la ligne d'horizon et les vagues, avec leurs remous réguliers, qui invitent à la transe. À cet effet, la pieuvre échouée qu'il sauve d'un filet de pêcheur établit avec lui un étrange lien métaphysique, qui opère un changement en lui. Comme annoncé, son appétit sexuel gonfle, révélant un homme nouveau au pouvoir de fascination certain. La pieuvre murmurante susurre ponctuellement des paraboles en espagnol. Elle s'invite métaphoriquement dans les ébats sexuels de Mike, de manière sensuelle et enivrante. Ces scènes permettent d'ailleurs d'accentuer le voyage psychédélique proposé par le réalisateur. Avec ses allégories murmurées, la pieuvre ajoute une touche de poésie onirique au film, alors que des images du céphalopode, flottant à l'horizon, se superposent à des plans de Mike. Et Esmeralda, la sympathique femme de chambre qui porte des attentions toutes particulières à ce Bouddha du Sud, lui dessine parfois des mandalas érotiques sur des bouts de papier. Les parallèles entre elle et la pieuvre se multiplient d'ailleurs dans le film.

Même si *All You Can Eat Bouddha* ouvre la porte à maintes interprétations et qu'il invite à la contemplation, une place prépondérante est tout de même réservée à l'humour. Sans être une comédie aux multiples gags, certaines situations cocasses ainsi que la mise en scène elle-même font parfois sourire. L'impressionnant coup de soleil qu'attrape Mike, son amitié avec le gamin de la femme de chambre et les manières de Jean-Pierre amènent un côté plus léger qui est le bienvenu, sans toutefois faire basculer le film dans la farce, puisqu'il évite les boutades trop faciles. Les lieux eux-mêmes transpirent le kitsch, au point où l'on pourrait se croire dans l'univers d'Elvis Gratton. La direction photo, où dominent les tons corail et turquoise, n'est pas sans évoquer des diapositives colorées – parfois surexposées car trop baignées de soleil – de voyage de famille dans les années 1970. Et pourtant, ce voyage s'avère hors du temps et ces couleurs ternissent. Comme Lagarde est



2

également directeur photo, sa collaboration avec John Londono pour ce film démontre un souci du détail dans tout ce qui touche l'image. Avec cette nature prédominante qui devient de plus en plus présente, alors même que le pays connaît un « changement d'administration » pour le moins draconien, l'hôtel connaît une décrépitude accélérée. Cet envahissement de la nature se retrouvait également dans le récent court-métrage d'Ariane Louis-Seize, *La peau sauvage*, avec lequel quelques parallèles dans la direction artistique peuvent être établis. Dans *All You Can Eat Bouddha*, la décrépitude des lieux se répercute dans le buffet, devenu amas informe et avarié. Et pourtant, ce n'est pas ce qui arrête Mike. Toujours en quête de nourriture, alors que l'île tout entière s'en trouve dépourvue, le Dieu devient monstre anthropophage.

Mais au final, même s'il semblerait que tout a basculé dans le chaos, que les personnages ont été poussés dans leurs derniers retranchements, jamais ils ne paniquent. Les événements se résorbent aussi rapidement qu'ils ont débuté, l'équilibre est retrouvé et la promesse d'un lendemain plus heureux est clamée. Sans chercher à tout prix à comprendre les nombreux symbolismes du film, il s'agit surtout d'accepter la part de mystère que celui-ci propose et de se laisser gagner par ce sentiment de flottement agréable, cette douce torpeur contemplative qui nous fait apprécier cette œuvre pour ce qu'elle est : fascinante et ouverte. ▲

---

1. *S'établir dans un lieu de passage*

---

2. *Un sentiment de flottement agréable*

Origine : Canada [Québec] – Année : 2017  
 – Durée : 1 h 25 – Réal. : Ian Lagarde  
 – Scén. : Ian Lagarde – Images : John Londono – Mont. : Mathieu Grondin  
 – Son : Sylvain Bellemare, Jean-Sébastien Beaudoin-Gagnon – Dir. art. : Joëlle Péloquin – Cost. : Gabrielle Tougas-Fréchette – Int. : Sylvio Arriola (Valentino), Ludovic Berthillot (Mike), Richard Jutras (Bert), Yaité Ruiz (Esmeralda), David La Haye (Jean-Pierre Villeneuve) – Prod. : Gabrielle Tougas-Fréchette et Ménaïc Raoul (Voyelles Films) – Dist. : FunFilm.